



HAL
open science

**Hein! Voyez comme je m'exprime avec facilité! Esprit,
bêtise et classes sociales dans l'univers balzacien :
l'exemple de "La Vieille Fille"**

Laélia Véron

► **To cite this version:**

Laélia Véron. Hein! Voyez comme je m'exprime avec facilité! Esprit, bêtise et classes sociales dans l'univers balzacien : l'exemple de "La Vieille Fille". Humoresques, 2017, Rire et bêtise, n° 42, automne 2015-printemps 2017. hal-03429535

HAL Id: hal-03429535

<https://hal.science/hal-03429535>

Submitted on 15 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cet article « Hein ! Voyez comme je m'exprime avec facilité ! Esprit, bêtise et classes sociales dans l'univers balzacien : l'exemple de *La Vieille Fille* », écrit par Laélia Véron, a été publié dans la revue *Humoresques*, « Rire et bêtise » (textes réunis et présentés par Morgan Labar), n°42 (Automne 2015/Printemps 2017), p. 93-108.

Esprit, bêtise et classes sociales dans l'univers balzacien

L'exemple de *La Vieille Fille*

« Hein ! Voyez comme je m'exprime avec facilité¹ ! » pérore Crevel qui, en soulignant sa propre verve, fait preuve d'un mauvais goût bourgeois. Éphémère et instable, l'esprit est aussi un marqueur social dans le monde la *Comédie humaine* balzacienne. Prétendre imposer son esprit, c'est asseoir sa conquête sociale pour le bourgeois parvenu Crevel dans *La Cousine Bette* ; montrer que cette prétention bourgeoise ne peut être qu'une ridicule chimère, c'est conserver son statut d'aristocrate pour Mme de Maufrigneuse dans *Splendeurs et misères des courtisanes* ; monnayer cette faculté en « se mett[ant] à table et fai[sant] de l'esprit² », c'est tenter une ascension sociale pour l'ambitieux Lucien, le héros d'*Illusions Perdues*.

Nous parlerons d'esprit dans la *Comédie humaine* de Balzac, et plus précisément dans *La Vieille Fille*³ (1836), sans prétendre en donner une définition exhaustive et figée. En effet, l'esprit est un concept proprement historique : pour d'aucuns, il serait même absurde de parler d'esprit au XIX^e siècle⁴. L'esprit français, ce serait un art particulier de la conversation mondaine, intrinsèquement lié à la société aristocratique, à son entre-soi, à ses valeurs idéologiques, à son mode de vie oisif où le but premier est de plaire et de provoquer le plaisir, à ses lieux de sociabilité (ce qu'on appelle anachroniquement les salons⁵, etc.). Cet âge d'or de l'esprit et de la conversation à la française aurait eu lieu au XVII^e siècle et commencerait à subir une dégradation au XVIII^e siècle avec l'esprit des Lumières, la raillerie sans mesure (l'esprit voltairien), le persiflage⁶ etc. Le coup de grâce aurait été la Révolution Française, signant la fin de la société d'Ancien Régime.

1 Honoré de Balzac, *La Cousine Bette*, édition publiée sous la direction de Pierre-George Castex, Paris, NRF, Gallimard, Collection « Pléiade », tome VII, 1976, p. 434. Toutes les citations de la *Comédie humaine* renvoient à cette édition

2 *Illusions perdues*, tome V, p. 307

3 *La Vieille Fille, La Comédie humaine*, tome IV, texte présenté, établi et annoté par Nicole Mozet. Abréviations utilisées pour les références : *LVF*

4 Cette position est notamment celle de Marc Fumaroli, *La diplomatie de l'esprit. De Montaigne à la Fontaine*, Paris, Hermann, Collection savoir : Lettres, 1994. Pour un retour sur cette polémique, voir Emmanuel Godo, *Histoire de la conversation*, Paris, Presses Universitaires de France, 2003

5 Voir notamment Benedetta Craveri, *L'âge de la conversation*, traduit de l'italien par Éliane Deschamps-Pria, Paris, NRF, Gallimard, 2002.

6 Voir Pierre Chartier, *Théorie du persiflage*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection Libelles, 2005 et Elizabeth Bourguinat, *Le Siècle du Persiflage, 1734-1789*, Paris, Presses Universitaires de France, Perspectives littéraires, 1998.

Il y a donc une *doxa*, extrêmement répandue pendant tout le XIX^e siècle, qui consiste à regretter la mort supposée de la fleur de la nation française, son esprit⁷. On retrouve cette posture nostalgique aussi bien dans le *Dictionnaire universel du XIX^e siècle* que sous la plume de Mme de Staël⁸, Barbey d'Aurevilly⁹, George Sand¹⁰ mais aussi de Sainte-Beuve¹¹ et des Goncourt¹² qui écrivent des portraits de femme au XVIII^e siècle : c'est le siècle passé qu'on exalte pour mieux critiquer le siècle présent. Cette posture nostalgique s'accompagne d'une critique de ce que serait le nouvel esprit français, un esprit de mauvais goût, essentiellement agonistique, d'inspiration journalistique¹³, représentatif du ton des petits journaux satiriques.

Or comme l'explique notamment Boris Lyon-Caen dans son article « Esprit es-tu là ? Épigramme et satire en 1830¹⁴ » la situation est plus complexe. On ne peut différencier aussi simplement ancien esprit (aristocratique et urbain) et nouvel esprit (journalistique et railleur). L'esprit du XIX^e siècle subit l'influence des bouleversements historiques de l'époque, de nouvelles formes de sociabilité et d'écriture comme la presse, mais reste profondément marqué par la tradition aristocratique. Ainsi B. Lyon-Caen montre que dans les petites feuilles satiriques, lorsqu'il s'agit de manier l'épigramme, les journalistes rejettent et retrouvent tout à la fois « l'héritage, [la] position sociale, et [la] posture éthique, dominantes et régulatrices¹⁵ » de la tradition aristocratique de la satire.

L'œuvre de Balzac est emblématique de cette complexité. D'une part parce que, comme l'a démontré José-Luis Diaz¹⁶, il y a une divergence d'une part entre la position doxologique de Balzac qui lui aussi répète cette attitude nostalgique et la vision que

7 Ce point a été souligné notamment par Philippe Hamon, *L'Ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette, « Supérieur », 1996. Sur la spécificité nationale d'un esprit français, voir Célestin Bouglé et P. Gastinal (professeur à la Sorbonne et élève à l'École Normale Supérieure), *Qu'est-ce que l'esprit français ? Vingt définitions choisies et annotées*, Cours de civilisation française à l'usage des étudiants étrangers – Lettres – Droit, Paris, Librairie Garnier Frères, 1920.

8 Germaine de Staël, *De la littérature*, Paris, Garnier Flammarion, 1991, p. 229-231

9 Barbey d'Aurevilly, *Les Diaboliques*, éditions de J. Petit, Paris, Gallimard, Folio, 2003, p. 172

10 Voir la critique du mot contre le futur Louis-Philippe lors de l'enterrement de Louis XVIII, George Sand, *Histoire de ma vie*, tome II, Paris, Garnier Flammarion, 2001, p. 240

11 Sainte-Beuve, *Portraits de femmes*, Paris, Garnier Frères, 1886

12 Edmond et Jules de Goncourt, *La Femme au XVIII^e siècle* [1862], Paris, Flammarion, 1982.

13 Voir Corinne Saminadayar-Perrin, *Le discours du journal : Rhétoriques et médias au XIX^e siècle (1836-1885)*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2007.

14 Boris Lyon-Caen, « "Esprit, es-tu là ? Épigramme et satire en 1830" », *Études françaises*, volume 44, numéro 3, 2008, p. 45-56

15 *Ibid*, p. 54

16 José-Luis Diaz, « Avoir de l'esprit », *L'Année balzacienne*, n° 6, 1/2005, p. 145-174

peuvent avoir de lui ses contemporains (qui l'appellent Blaguezac¹⁷) et d'autre part entre cette posture et le fonctionnement du texte qui montre une véritable fascination pour cet esprit railleur mais brillant, l'esprit des dandys, l'esprit des journalistes, l'esprit des filles entretenues, de tout ce monde qui gravite entre bourgeoisie et aristocratie.

Cependant, si les manifestations de cet esprit journalistique ont été étudiées dans le monde parisien de la *Comédie humaine* (on pense notamment aux travaux de J.-L. Diaz et de Marie-Ève Thérenty¹⁸) on peut aussi s'interroger sur l'esprit dans les œuvres non parisiennes, les scènes de la vie de province. Il peut paraître étonnant de parler de l'esprit dans *La Vieille Fille*. En effet, s'il s'agit bien d'un roman de stratégies, où les intrigues matérielles et matrimoniales se superposent à des batailles sociales (l'aristocrate de Valois contre le bourgeois du Bousquier), *La Vieille Fille* ne semble pas être le roman de l'esprit. Mlle Cormon, l'héroïne, est au contraire présentée comme « *bestiotte*¹⁹ », l'intrigue du roman est celle des « malheurs de la bêtise²⁰ ».

Cependant, plusieurs éléments doivent attirer notre attention. Tout d'abord il s'agit d'un roman où, de la même manière que dans *Ursule Mirouët* (comme le fait remarquer Pierre Laforgue²¹), alors qu'intelligence et esprit semblent manquer aux personnages, le texte est truffé de jeux de mots, de calembours, aussi bien dans le discours narratorial que dans le discours de certains personnages secondaires (le conservateur des hypothèques par exemple dans *La Vieille Fille*). De plus l'esprit est fréquemment mentionné, même si c'est pour souligner son absence. Enfin, si on y regarde de plus près, certains personnages, notamment le chevalier de Valois et Suzanne, sont bien décrits comme spirituels. L'intrigue commence vraiment quand Suzanne, la spirituelle soubrette, met en place une mystification, sa grossesse. La bêtise bourgeoise peinte dans *La Vieille Fille* ne doit pas alors devoir être comprise par rapport à l'intelligence (ce couple antinomique est plus flaubertien que balzacien²²),

17 « Blaguezac, le romancier des femmes, est adoré en province ». Georges Dairnvaell, *Physiologie des étudiants, des grisettes et des bals de Paris*, Paris, éd. Dairnavell, 1849, p. 49

18 José-Luis Diaz, « Avoir de l'esprit », art. cité et Marie-Ève Thérenty, *Mosaïques. Être écrivain entre presse et roman* (1839-1836), Paris, Champion, « Romantisme et modernité », 2003 et *Balzac journaliste, Articles et chroniques*, présenté par M.-E. Thérenty, Flammarion, Paris, 2014.

19 *LVF*, p. 870

20 *LVF*, p. 863

21 Pierre Laforgue, « Ironie et athéisme, ou matérialisme, esprit et calembours dans *Ursule Mirouët* », *Ironies balzaciennes*, dirigé par Éric Bordas et Christian Pirot, Saint-Cyr-sur-Loire, 2003, p. 31-40

22 Sur Flaubert et la bêtise, voir notamment Flaubert, *l'empire de la bêtise*, textes réunis et présentés par Anne Herschberg-Pierrot, Éditions Nouvelles Cécile Defaut, Nantes, 2012

mais par rapport à l'esprit. La bêtise n'est pas un « renoncement à l'intelligence²³ » mais l'expression linguistique ratée d'une prétention sociale. Il s'agit d'imiter (mal) : imiter les autres (les aristocrates), imiter la conversation du temps passé (l'esprit français).

Les oppositions spirituelles entre les personnages recourent ainsi des oppositions sociales. C'est ainsi que nous prétendons brièvement étudier l'esprit dans *La Vieille Fille*. Il s'agit de voir comment l'esprit devient la manifestation langagière d'une tension sociale de la société du début du XIX^e siècle, telle qu'elle est peinte par Balzac, dans un rapport complexe entre tradition et modernité.

Les tensions sociales du début XIX^e sont symbolisées par les divers partis envisageables de Mlle Cormon. Mais aucun de ces choix ne peut permettre de dépasser la contradiction historique et sociale du siècle, contradiction à laquelle se confronte Balzac en tant qu'auteur mais aussi homme politique (voire mondain). Il fait en effet face à l'échec patent de l'aristocratie, des représentants de l'Ancien Régime qu'il soutient idéologiquement mais dont il ne peut que constater les défaites militaires et l'impuissance gestionnaire et, *a contrario*, à la montée en puissance d'une bourgeoisie qu'il juge vulgaire et illégitime. Selon Frederic Jameson²⁴, cette contradiction historique se traduit, sur le plan romanesque, par deux couples d'antinomies légitime/illégitime et actif/passif, dont les combinaisons possibles s'incarnent dans les personnages qui prétendent à la main de la vieille fille. Ainsi, les prétendants entre lesquels hésite Mlle Cormon sont l'aristocrate vieillissant, le chevalier de Valois (légitime-passif), le bourgeois agressif, du Bousquier (illégitime-actif), l'artiste romantique, Athanase (illégitime-passif), M. de Troisville, l'homme parfait mais inatteignable car marié (légitime-actif). Or ce système d'antinomies est aussi spirituel. Du Bousquier est ridicule et sans esprit, mais il fait fortune. M. de Troisville est le « mystificateur involontaire²⁵ » de Mlle Cormon. Athanase a des potentialités infinies, mais qui ne peuvent s'exprimer dans la société dans laquelle il vit, il est ainsi mal jugé par Mlle

23 Gaillard, Françoise « La bêtise conversationnelle », *Flaubert, l'empire de la bêtise, Op. cité*, p. 311. (Dans cet article, Gaillard entend esprit pour intelligence, lorsqu'elle parle de la « paresse de l'esprit », *Idem*).

24 Voir Frederic Jameson, *The Political Unconscious: Narrative as a Socially Symbolic Act*, Londres, Routledge Classics, 2002, p. 144-155

25 *LVF*, p. 905

Cormon qui le croit sans esprit²⁶. L'exemple le plus frappant est celui du chevalier de Valois qui fait preuve d'un esprit d'Ancien Régime (légitime), esprit daté et inadapté à la société du XIX^e siècle (passif). En effet, contrairement au bourgeois Du Bousquier, mutique voire grossier, le chevalier de Valois est un libertin discret, toujours prêt à rendre de « chevaleresques services²⁷ », gracieux, plein d'esprit et emblématique de la société du XVIII^e siècle. Sa galanterie vis-à-vis de Mlle Cormon est certes en partie un témoignage de son désir de faire la cour à la vieille fille, mais aussi tout simplement l'expression de sa nature chevaleresque²⁸, de sa « spirituelle diplomatie²⁹ ». La politesse galante est un souci du beau et de l'agréable, qu'il soit physique : souci du corps, de l'apparence, de la toilette, ou verbal. C'est donc aussi un art de la conversation, de l'à-propos et de la répartie, du sourire discret. Le chevalier de Valois est celui qui sait répondre avec politesse et grâce, qui n'est jamais pris en défaut³⁰. C'est aussi celui qui sait avoir certaines « tournures de phrases³¹ » qui plaisent à l'auditoire. Ainsi sauve-t-il galamment Mlle Cormon lorsque celle-ci ne comprend rien aux allusions grivoises de la conversation.

- Ce mot était fort délicat pour Louis XV, dit du Ronceret.

- Mais il s'agit, je crois, de l'empereur Joseph, reprit Mlle Cormon d'un petit air entendu.

- Mademoiselle, dit le chevalier en voyant le président, le notaire et le conservateur échangeant des regards malicieux, Mme du Barry était la Suzanne de Louis XV, circonstance assez connue de mauvais sujets comme nous autres, mais que ne doivent pas savoir les jeunes personnes. Votre ignorance prouve que vous êtes un diamant sans tache : les corruptions historiques ne vous atteignent point.

Le petit groupe qui entoure Mlle Cormon fait preuve d'un esprit railleur. Le chevalier de Valois est le seul qui use de civilité polie pour inclure son interlocutrice dans l'espace de partage qu'est pour lui la conversation. La complicité des autres auditeurs se

26 « (...) [S]a mère me dit qu'il a de l'esprit, et il en sait pas dire *deux* ; il est toujours planté devant vous comme un *terne*... » *LVF*, p. 877

27 *LVF*, p. 871

28 C'est ce que souligne Jean Forest dans son étude sur l'aristocratie balzacienne : la galanterie du chevalier de Valois est une expression de la politesse telle qu'on l'entend au XVIII^e siècle. « Il est le type de l'homme gracieux, incompréhensible hors du dix-huitième siècle qu'il prolonge en sa personne. Cet "homme de haute compagnie" est la vivante image de la politesse. La correction, l'éducation, la politesse, l'urbanité et la courtoisie, fusionnées, donnent au chevalier un savoir-vivre exemplaire et typique de son siècle. (...) L'esprit, manié délicatement, allié à une finesse qui le met en relief, est bien l'élément premier de son succès. », Jean Forest, *L'aristocratie balzacienne*, Paris, José Corti, 1972, p. 120-121 et p. 122

29 *Idem*

30 Voir l'affolement de Mlle de Cormon lorsqu'elle ne comprend pas le mot *confortable*, et son regret que le chevalier de Valois ne puisse voler à son secours, *LVF*, p. 900

31 *Ibid*, p. 901

fait *contre* Mlle Cormon, alors que le chevalier de Valois parle *pour* Mlle Cormon. Quant aux « tournures de phrase » employées, elles relèvent des techniques habituelles du compliment, qui expriment une axiologie positive. Le chevalier cherche à retourner le stigmate de la bêtise de Mlle de Cormon en marque de pureté. Il établit une nouvelle hiérarchie axiologique : le choix des dénominations et des caractérisations met en place un sémène, la pureté, en corrélation avec un autre sémène, posé par le terme pivot de la deuxième séquence, l'ignorance. La mise en corrélation de ces deux sémènes est accentuée par l'emploi du type de phrase affirmatif. Ce réseau sémantique, tout comme le choix du trope, n'est pas particulièrement original mais il relève bien de la galanterie comme rhétorique du compliment civil et urbain.

Mais si cet esprit galant et feutré est présenté comme légitime, supérieur moralement et esthétiquement aux railleries grossières de la bourgeoisie, il n'en est pas moins dégradé. Le chevalier échoue pour avoir voulu imposer son art de la galanterie à une époque qui n'en a cure. C'est symboliquement le soin d'apposer à sa toilette un dernier soupçon de rouge qui le mettra en retard par rapport à son rival Du Bousquier³². Mais avant même cet échec, le registre galant des discours du chevalier de Valois est miné. Personne ne le comprend ni ne lui répond, sauf la princesse de sa tabatière (symbole d'un autre temps³³ et d'un langage qui n'existe plus³⁴), et ponctuellement l'abbé de Sponde³⁵, qui lui-même est hors du monde. De plus, la galanterie du chevalier trouve un contrepoint burlesque en la personne de Mlle Cormon. En effet, les discours de Mlle Cormon sont des imitations dégradées, voire parodiques de l'héritage chrétien, qui commande la civilité, une gaieté décente et l'art de la conversation³⁶ mais aussi de l'héritage galant qui mêle cette civilité urbaine et un désir de plaire à l'autre sexe.

Ainsi Mlle Cormon cherche à appliquer à la lettre les enseignements de son directeur de conscience et donc de Saint François de Sales, mais elle ridiculise les

32 « Un soupçon de rouge à mettre tua les espérances du chevalier de Valois, ce gentilhomme ne pouvait périr que de cette manière : il avait vécu par les Grâces, il devait mourir de leur main. Pendant que le chevalier donnait un dernier coup d'œil à sa toilette, le gros du Bousquier entra au salon de la fille désolée (...) », *LVF*, p. 907-908

33 Nicole Mozet remarque que le nom de la princesse de la tabatière, Goritz, est forgé sur celui de la ville de Goritz où Charles X est mort en 1836 : le monde du chevalier de Valois est celui de Charles X. Nicole Mozet, « Introduction », *LVF*, p. 803

34 Voir par exemple « Ici le chevalier s'arrêta, craignant de tomber dans une allusion à son bonheur personnel ; il reprit seulement sa tabatière et confia le reste de l'anecdote à la princesse qui lui souriait depuis trente-six ans. », *Ibid*, p. 881

35 Voir ainsi la réaction de l'abbé après la défense galante (et discrète) de Mlle Cormon par le chevalier : « L'abbé de Sponde regarda gracieusement le chevalier de Valois et inclina la tête en signe d'approbation laudative. » *Ibid*, p.883

36 Voir Saint François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, Paris, Gallimard, Pléiade, 1969 et Nicolas Malebranche, *Conversations chrétiennes*, Paris, Folio Essais, 1995.

préceptes chrétiens en les transformant en proverbes absurdes³⁷. Le débat théorique théologique tourne à la caricature, la référence religieuse bêtise propre à susciter les rires. Son ignorance fait qu'au lieu de diriger la conversation, comme d'usage dans les salons, Mlle Cormon devient la cible de la conversation. De même, son discours, lorsqu'elle cherche à plaire à M. de Troisvilles devient une caricature du langage galant du chevalier de Valois. Le narrateur loue ironiquement les tentatives de séduction de Mlle Cormon.

Elle ne commit pas la sottise de se déprécier, elle mit bravement toutes voiles dehors, arbora tous ses pavillons, se posa comme la reine d'Alençon et vanta ses confitures ; enfin elle pêcha des compliments, en parlant d'elle-même, comme si tous ses trompettes étaient morts³⁸.

Le choix des différentes métaphores filées sur l'ampleur de Mlle Cormon, étalement de ses attributs physiques mais aussi de sa conversation, la répétition de déterminants à extensité maximale, la tonalité héroï-comique, l'effet paradoxal du rapprochement de termes à valeur symbolique opposée, tout concourt à nous faire penser que ce discours de Mlle Cormon est un discours galant raté plutôt qu'une véritable recreation de l'art galant du chevalier de Valois. Mlle Cormon ne sait qu'atrophier ; en témoigne également sa réécriture involontaire du proverbe *Le lierre meurt où il s'attache* : « - Moi aussi, dit la vieille fille, je suis comme le lièvre, je meurs où je m'attache³⁹. » L'héritage, ainsi tronqué, est présent mais sous une forme dégradée. Si l'esprit est l'art de l'à-propos, la bêtise est au contraire l'expression d'une inadéquation, entre le registre de langue et le contexte social, entre l'ambition et les possibilités linguistiques du sujet locuteur.

Cependant, si Mlle Cormon semble être l'emblème de la bêtise bourgeoise, on peut remarquer une situation paradoxale : plusieurs fois, elle réussit *involontairement* à faire de l'esprit. Le bon mot involontaire est un cas limite, voire paradoxal de l'esprit, qui supposerait au contraire une maîtrise du discours par le locuteur. C'est en tout cas l'antithèse de l'idéal de la société aristocratique, fondé sur la parfaite compréhension et maîtrise du groupe. Comment comprendre alors le succès des mots d'esprit involontaires de Mlle Cormon ? Ainsi lorsqu'elle se trompe entre *lierre* et *lièvre*, M. de Troisville croit qu'il s'agit d'un calembour et sourit. Lorsqu'elle déclare que du

37 « Elle lâchait alors des propositions étranges, comme celle-ci : personne ne peut se trouver dans deux endroits à la fois, à moins d'être petit oiseau, par laquelle, un jour, elle réveilla, non sans succès, une discussion sur l'ubiquité des apôtres à laquelle elle n'avait rien compris. » *LVF*, p. 870

38 *Ibid*, p. 902

39 *Ibid*, p. 901

Bousquier ne s'occupe que d'*enfantillages*, ne sachant pas que chaque personne présente ne s'occupe que de la paternité supposée de du Bousquier, sa remarque banale est comprise comme une allusion drolatique et provoque l'admiration de l'assemblée⁴⁰.

Dans le cas de l'esprit involontaire, le trio spirituel classique du trait d'esprit⁴¹ (locuteur-cible-public) est déconstruit, puisqu'au lieu d'avoir une coopération locuteur-public tout dépend du public et donc du pôle de la réception. Le cas de l'esprit involontaire nous confronte donc à la question délicate du sens de l'énoncé. Catherine Kerbrat-Orechioni, dans *L'implicite*, en analysant la production d'un énoncé comme un encodage et sa réception comme un décodage, pose la question d'une possible dissymétrie encodage/décodage⁴². Dans des cas comme l'esprit où la parole est représentation, où le succès du locuteur dépend de la réaction du public, l'accent est mis sur le décodage. Or le décodeur va tenter de deviner un élément non formel, l'intention du locuteur. Un même énoncé peut être interprété de manière différente : « Selon par exemple qu'on le considère comme délibéré ou non, un même procédé formel sera étiqueté comme (...) une syllepse ou une ambiguïté involontaire⁴³ ». C'est exactement ce qui se passe dans notre exemple : Mlle Cormon fait involontairement preuve d'ambiguïté, mais le mot est compris comme un trope, donc comme une manifestation spirituelle.

C'est notamment Florence Terrasse-Riou qui, dans *Balzac ou le roman de la communication*⁴⁴, montre à quel point l'ensemble *Comédie humaine* regorge de moments de communication ambiguë et de significations hasardeuses. Mais si l'ambiguïté de la détermination sémantique devient extrême dans le cas du mot d'esprit involontaire, c'est que dans *La Vieille Fille*, la locutrice, en l'occurrence Mlle Cormon, adopte littéralement les réactions de l'auditoire. Puisqu'elle est applaudie, elle se convainc qu'elle a dit quelque chose de spirituel. Il n'y a même plus de divergence

40 « -Moi, dit-elle, je croyais que M. du Bousquier en s'occupait que d'enfantillages.

Dans les circonstances présentes, ce mot eut un prodigieux succès. Mlle Cormon obtint un beau triomphe : elle fit choir la princesse Goritzka le nez contre la table. Le chevalier, qui ne s'attendait point à un à-propos chez sa Dulcinée, fut si émerveillé qu'il ne trouva pas tout d'abord de mot assez élogieux ; il applaudit sans bruit, comme on applaudit aux Italiens, en simulant du bout des doigts un applaudissement.

-Elle est adorablement spirituelle, dit-il à Mme Granson. J'ai toujours prétendu qu'un jour elle démasquerait son artillerie. » *LVF*, p. 880-881

41 Sur ce point voir José-Luis Diaz, « Avoir de l'esprit », *art. cité*, qui reprend le schéma freudien du mot d'esprit. Voir Sigmund Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Gallimard, Paris, 1971.

42 Catherine Kerbrat-Orechioni, *L'implicite*, Paris, Armand Collin, 1986, p. 323-333

43 *Ibid*, p. 318

44 Florence Terrasse-Riou, *Balzac ou le roman de la communication*, Paris, SEDES, « Collection du Bicentenaire », 2000.

encodage/décodage, il y a toute puissance du décodage, de la réception, et ainsi perte totale de maîtrise du locuteur sur son énoncé, et opacité accrue du sens. Peut-on alors encore parler de bêtise ? On ne retrouve plus les marques de l'inadéquation caractéristique de la fatuité du bourgeois bête, mais au contraire adéquation totale entre l'ambition (effet visé) et la réalisation (effet perçu), entre le locuteur et son public. Le sens importe alors bien peu pourvu qu'il y ait cohésion sociale du cercle bourgeois.

Que conclure idéologiquement de cet échec de l'esprit aristocratique face à un esprit bourgeois, copie bouffonne des manières d'antan, coquille finalement vide de tout sens et même de toute intention, où la réception fait entièrement l'énoncé ? On peut bien entendu interpréter cet état de fait comme l'expression d'une satire réactionnaire classique chez Balzac, auteur légitimiste qui se doit de fustiger la société bourgeoise contemporaine. L'esprit bourgeois symboliserait une société où la communication est impossible, où toutes les lectures sont fausses. C'est la première interprétation que propose Nicole Mozet.

Rose Cormon s'est trompée par sottise et le chevalier par trop d'intelligence et de raffinement (...) Considéré sous cet angle, *La Vieille Fille* est le roman le plus politiquement nostalgique de toute *La Comédie humaine*, y compris *L'Envers de l'histoire contemporaine*, parce que toutes les marques positives sont du côté du passé, même les enfants⁴⁵ !

L'esprit positif, celui de la galanterie, de l'amabilité ne peut plus fonctionner dans un monde contemporain cruel et railleur. La société bourgeoise semble divisée en deux types d'individus, les semi-spirituels méchants, et les personnes sottes et bonnes comme Mlle Cormon⁴⁶. C'est une interprétation possible, qui irait dans le sens des très nombreux commentaires du narrateur sur l'état de la société, de la mort de la conversation à la française, en général de la dégradation de la société française etc. –ce qu'Éric Bordas appelle le discours moraliste du narrateur⁴⁷.

Cependant, deux points nous empêchent de nous en tenir à cette conclusion : l'ambiguïté des discours axiologiques du narrateur ainsi que la pratique au niveau narratorial d'un esprit critiqué au niveau diégétique. En effet, Philippe Hamon, dans son

45 Nicole Mozet, *Balzac au pluriel*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, p. 286

46 C'est ainsi que le narrateur nous décrit l'entourage de Mlle Cormon : « Ces sortes de rentrées lui méritaient dans sa société le surnom de la bonne Mlle Cormon. Dans la bouche des beaux esprits de la société, ce mot voulait dire qu'elle était ignorante comme une carpe, et un peu bestiotte ; mais beaucoup de personnes de sa force prenaient l'épithète dans son vrai sens et répondaient : « Oh, oui ! Mlle Cormon est excellente. » *LVF*, p. 870-871

47 Voir Éric Bordas, *Discours et détours, pour une stylistique de l'énonciation romanesque*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1997, p. 193-196 notamment

article « Balzac, écrivain calembourgeois⁴⁸ » montre à quel point l'esprit, plus particulièrement le calembour, perturbe les frontières du mot et de la bonne communication. Ainsi, dans *La Vieille Fille* nous avons une succession de bons mots, de calembours, de traits d'esprits qui semblent viser Mlle Cormon, au niveau diégétique (dans le discours des personnages) mais aussi au niveau extra-diégétique, narratorial. Le narrateur fustige la société moderne qui se moque de Mlle Cormon... tout en s'en moquant lui-même. Cette raillerie peut être indirecte, lorsque le narrateur semble excessivement louer Mlle Cormon, parlant avec une emphase suspecte de « la dignité noble, de la magnifique résignation chrétienne⁴⁹ » dont elle fait preuve lorsqu'elle se résout à l'idée qu'elle ne pourra pas épouser M. de Troisville. De même, il parle de Mlle Cormon comme d'une « excellente personne⁵⁰ » alors qu'il vient de souligner l'ambiguïté axiologique de cet adjectif, compris de manière ironique par certains locuteurs, littéralement par d'autres⁵¹. Mais la moquerie narrative peut prendre des formes tout à fait explicites. P. Hamon mentionne ainsi un trait d'esprit acerbe, qui joue sur une comparaison dégradante : « Elle était héroïque et immobile dans ses guimpes comme un soldat dans sa guérite⁵² ». On pourrait citer beaucoup d'autres traits du narrateur, qui prennent notamment pour cible le physique de Mlle Cormon, comme lorsqu'elle est comparée à un éléphant : « -Je crois rêver, dit Josette en voyant sa maîtresse volant par les escaliers comme un éléphant auquel Dieu aurait donné des ailes⁵³. »

Le narrateur se moque donc de Mlle Cormon mais la qualifie à plusieurs reprises de sublime. Tout en raillant sa bêtise, ses prétentions, le locuteur loue sa naïveté, qui est aussi marque de bonté et de générosité. La figure de la vieille fille dépasse alors l'opposition traditionnelle entre bêtise (pôle négatif, inadéquation comme manque) et idiotie⁵⁴ (pôle positif, inadéquation comme originalité). Elle devient le type de personnage que P. Hamon appelle le « naïf-niais-dupe-sublime⁵⁵ » (comme Adeline Hulot dans *La Cousine Bette*) C'est un type de personnage qui pose, comme le

48 Philippe Hamon, « Balzac, écrivain calembourgeois », *Ironies balzaciennes*, *Op. cité*, p. 169-194

49 *LVF*, p. 905

50 *Ibid*, p. 864

51 *Ibid*, p. 870-871

52 *Ibid*, p. 862

53 *Ibid*, p. 890

⁵⁴ Sur cette opposition, voir l'introduction de *Bêtise et idiotie, XIXe-XXIe siècle*, sous la direction de Marie Dollé et Nicole Jacques-Lefèvre, Presses Universitaires de Paris Ouest Nanterre, 2011, p. 7-12

55 Philippe Hamon, « Balzac, écrivain calembourgeois », *Art. cité*, p. 192

personnage trop spirituel d'ailleurs, à la fois excessivement pédant donc ridicule mais malgré tout quelquefois sublime (Dinah dans *La Muse du département*, Canalis dans *Modeste Mignon*) un problème de compréhension aussi bien au niveau actantiel qu'au niveau axiologique et idéologique. En effet, ce type ne correspond pas aux schémas interactionnels tels que le trio spirituel ou les cinq actants de l'ironie⁵⁶, puisqu'ils sont à la fois cibles et émetteurs mais aussi naïfs et juges. Ce type remet en cause, au moins « momentanément » des hiérarchies axiologiques telles que la suprématie de Paris sur la province, la « prééminence de l'esprit sur la sottise⁵⁷ ». Que penser alors de Mlle Cormon, bourgeoise sotte et sublime ? Que penser de la divergence entre le sérieux affiché du projet d'écriture de *La Vieille Fille*, rappelé en grande pompe, et l'écriture même du roman ? Relisons la fin de l'ouvrage, qui se veut moralisatrice et qui pose le roman comme un outil idéologique utile et réfléchi.

Quand cette histoire n'aurait d'autre effet que d'inspirer aux possesseurs de quelques reliques adorées une sainte peur, et les faire recourir à un codicille pour statuer immédiatement sur le sort de ces précieux souvenirs d'un bonheur qui n'est plus en les léguant à des mains fraternelles, elle aurait rendu d'énormes services à la portion chevaleresque et amoureuse du public ; mais elle renferme une moralité bien plus élevée !... ne démontre-t-elle pas la nécessité d'un enseignement nouveau ? N'invoque-t-elle pas, de la sollicitude si éclairée des ministres de l'instruction publique, la création de chaires d'anthropologie, science dans laquelle l'Allemagne nous devance⁵⁸ ?

On ne peut faire plus emphatiquement sérieux. Cependant, comme le montre N. Mozet il y a une différence entre l'idéologie réactionnaire affichée du roman, son but apparent et son esthétique. Il s'agit en effet d'un roman que N. Mozet appelle « révolutionnaire », qui « brade joyeusement tous les clichés du genre⁵⁹ ». En effet, la tonalité de l'ensemble de l'œuvre ne concorde pas avec la fin du roman, la gaieté générale de la narration excède largement la satire contre des personnages cibles. Citons ainsi cette plaisanterie :

« Elle [Mlle Cormon] n'avait d'autre beauté que celle-ci improprement nommée la *beauté du diable*, et qui consiste dans une grosse fraîcheur de jeunesse que, théologiquement parlant, le diable ne saurait avoir, à moins qu'il ne faille expliquer cette expression par la constante envie qu'il a de se rafraîchir⁶⁰. »

Pas de satire ici, mais pure joie de la narration, joie du jeu avec les mots, avec l'écriture. Le décalage stylistique entre cette gaieté et la morale finale est frappant. Comment interpréter cette polyphonie ? Faut-il penser que tous ces discours sont minés par un

56 Voir le schéma proposé par Philippe Hamon, *L'ironie littéraire*, *Ouvr. cité*, p. 120

57 Nicole Mozet, « Introduction » p. 809

58 *LVF*, 935

59 Nicole Mozet, *Balzac au pluriel*, *Ouvr. cité*, p. 286

60 *LVF*, p. 856

même hyper-phénomène, l'ironie ? On ne sait plus alors qui se moque de qui ou de quoi. Citons à nouveau P. Hamon : « Balzac (l'auteur) ne se moquerait-il pas du narrateur qui se moque ouvertement de Rose tout en réprimandant ses lecteurs (...) et les beaux esprits et les "rieurs" d'Alençon qui se moquent de Mlle Cormon⁶¹ ? »

Comment comprendre cette polyphonie ironique, ce décalage entre le discours de l'auteur et du narrateur, entre les discours pluriels du narrateur, et cette ambiguïté axiologique notamment autour de la cible, Mlle Cormon, sublime et bête en même temps ? Nous ne pouvons appréhender cette contradiction, ou tout au moins cette ambiguïté qu'en rapport avec l'ambiguïté du rire moderne au XIX^e siècle, notamment du rire bourgeois. C'est Alain Vaillant qui parle de cette ambiguïté comme d'une des caractéristiques majeures du rire moderne. Le bourgeois est à la fois une des cibles du rire, on le voit aisément dans *La Vieille Fille*, mais le rire est aussi celui du bourgeois, du bourgeois auteur, du bourgeois lecteur ou spectateur, du bourgeois public (si on rit de lui, c'est parce qu'il le veut bien). L'auteur se trouve alors confronté à une « mauvaise conscience idéologique⁶² » : comment continuer à rire sans fondre son rire avec celui d'une bourgeoisie dont il veut se démarquer⁶³ ? Selon A. Vaillant l'auteur ne peut alors que jouer constamment sur le décalage.

« Sa seule issue est de prendre le bourgeois à son propre piège, de constamment brouiller les cartes, de paraître sérieux au plus fort de la dérision, ou au contraire, de feindre la moquerie pour dire les choses les plus sincèrement graves –en un mot de mystifier le public (ou, pour employer le mot de l'époque, de le *blaguer*⁶⁴). »

Ironiser, inverser des tonalités, dire de biais, voilà des termes essentiels pour comprendre le rire au XIX^e siècle et l'apparition de formes spécifiques, la mystification, le persiflage, la blague⁶⁵, mais aussi le recours constant à la parodie. Or toute *La Vieille Fille* peut lire comme une parodie, la parodie d'un conte de fées qui peut être résumé en une phrase : Mlle Cormon attend son prince charmant et trouvera un impuissant.

61 Philippe Hamon, « Balzac, écrivain calembourgeois », *art. cité*, p.192

62 Alain Vaillant, « Le propre de l'homme moderne », *Le rire moderne*, sous la direction d'Alain Vaillant et Roselyne de Villeneuve, Nanterre, Presses Universitaires de Paris Ouest, 2013, p. 29. Sur ce point, voir également Vaillant, Alain, « Modernité, subjectivation littéraire et figure auctoriale », *Romantisme* 2/2010, n°148, p. 11-25 « Le rire bête : pratiques sociales et art littéraire Baudelaire, Gautier, Rimbaud, Flaubert », *Humoresques*, n°7, 1996, p. 103-111.

63 Sur cette ambiguïté sociale et idéologique du rapport de l'auteur à la bourgeoisie, on peut aussi les articles sur Flaubert de Bergounioux, Pierre « Une contradiction vivante : les intellectuels bourgeois » et Pierre-Marc de Biasi « Le diable n'est pas autre chose » dans *Flaubert, l'empire de la bêtise*, *Op. cité*, p. 17-33 et p. 35-67

64 *Idem*

65 Natalie Preiss, *Pour de rire ! La blague au XIXe siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002

Dans une période où le rire se démocratise, avec le développement de la presse, l'essor du roman et le recours à la parodie qui suppose l'identification d'une référence, la compréhension d'un discours en biais du discours affiché permet de recréer des mécanismes de compréhension sinon intimes du moins de cercles d'initiés. Mais ce rire hermétique, pour initiés, est malgré tout, à l'époque de la blague et de la mystification, toujours suspect car toujours possiblement ironique et insaisissable, en un mot toujours libre.